

An illustration of an orange hoodie with a black face mask area. The hoodie has white drawstrings. The text is centered on the black area.

MORTON RHUE

DJIHAD  
ONLINE

**DJIHAD  
ONLINE**

Ouvrage publié pour la première fois par Ravensburger Buchverlag,  
en 2016, en allemand, sous le titre :

*Dschihad Online,*

de Todd Strasser, alias Morton Rhue

© 2016, Todd Strasser

© 2016, Ravensburger Buchverlag Otto Maier GmbH, Ravensburg (Allemagne)

Tous droits réservés.

Note de l'éditeur français : ce texte n'ayant pas trouvé d'éditeur aux États-Unis,  
pays d'origine de l'auteur, il a dû être traduit de l'américain vers l'allemand  
par Nicolai von Schweder-Schreiner, édité et publié par Ravensburger Buchverlag,  
puis traduit de l'allemand vers le français par Florence Quillet pour cette édition française.

© 2019, Bayard Éditions pour la traduction française et la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9895-3

Dépôt légal : janvier 2020

Première édition

Reproduction, même partielle, interdite.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à un événement historique,  
à des personnes ou à des lieux existants se fait dans le but d'un usage fictionnel.

Tous les autres noms, lieux et événements sont imaginés par l'auteur,  
et toute ressemblance avec des personnages, situations ou lieux réels ou imaginaires  
ne serait que fortuite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

MORTON RHUE

# DJIHAD ONLINE

Traduit de l'allemand  
par Florence Quillet

bayard



*«Tous les régimes monarchiques sont militaires. La guerre est leur commerce, le pillage et la levée de l'impôt, leur objet. [...] Chaque gouvernement accuse l'autre de perfidie, d'intrigue et d'ambition, comme moyen d'échauffer l'imagination de leurs nations respectives et de les provoquer à des hostilités. L'homme ne devient l'ennemi de l'homme que par l'intermédiaire d'un faux système de gouvernement.»*

Thomas Paine

*Les droits de l'homme, deuxième partie, 1792*



# 1

QUATRE HEURES DU MATIN. Nous roulons toutes vitres baissées ; le froid me transperce jusqu'à l'os. Recroquevillé sur la banquette arrière, je demande en bâillant :

– On va où ?

Tandis que mon souffle se condense en un petit nuage de vapeur, des flocons de neige s'engouffrent en tourbillonnant dans l'habitacle. Dehors, de gros flocons jaillissent à flots de l'obscurité, révélés par la lumière des phares.

– T'inquiète, répond Amir depuis le siège passager. Fais ce que je te dis et tout ira bien.

Il n'y a pas cinq minutes que je suis réveillé. Je dormais sur le canapé quand mon frère est venu me dire de m'habiller et de prendre des gants. Me voilà maintenant dans cette voiture glacée, et je n'ai aucune idée de l'endroit où nous emmène Marat, le copain d'Amir, qui fume cigarette sur cigarette. Si au moins je pouvais savoir combien de temps ça va prendre...



– Il faut que je puisse aller en cours tout à l’heure, dis-je. J’ai un devoir de chimie.

– On sera rentrés avant.

Amir préfère se geler avec les vitres ouvertes plutôt que de respirer la fumée. Je claque des dents. Avec juste un tee-shirt sous ma parka, je ne suis pas assez couvert.

– Le chauffage est allumé ?

Amir appuie sur un bouton, enlève un gant et met la main devant la grille de ventilation.

– Marche pas.

– Je sens quelque chose, grogne Marat.

Le bout incandescent de sa cigarette brille comme un laser rouge dans le noir.

– Que dalle ! s’énerve Amir en tapant du poing sur le tableau de bord.

Le bruit bourdonne dans mes oreilles, m’arrachant à mon hébétude. Amir triture les boutons, pose de nouveau la main sur la grille.

– Toujours rien. Super, la bagnole que tu nous as dégotée...

– Si t’es pas content, la prochaine fois tu t’en occuperas, riposte Marat en rejetant la fumée de sa cigarette.

– Au moins, j’en choisirai une avec le chauffage qui marche.

– Comme si j’avais pu le deviner ! se défend Marat.

À leur façon de se chamailler, je pressens qu’ils mijotent quelque chose. Personne ne brave une tempête de neige au milieu de la nuit simplement pour faire du

shopping. Soudain, je remarque le siège-bébé à côté de moi, ainsi que le chapelet pendu au rétroviseur. En me penchant en avant, je découvre un tournevis sous le volant, fiché dans la fente à la place de la clé de contact.

Inutile de leur demander ce qu'ils manigancent : je le saurai bien assez tôt. Du coup, je rabats ma capuche sur ma tête, me blottis contre la portière et ferme les yeux.



## 2

– RÉVEILLE-TOI!

Nous sommes sur un parking, moteur arrêté et tous feux éteints, derrière un bâtiment bas sans fenêtres. Il tombe une neige fine et humide. Tout est sombre et silencieux.

– Passe-moi ça ! ordonne mon frère en désignant un sac à côté du siège-bébé. J’obtempère. Ouvrant le sac, Amir en sort une cagoule noire et un passe-montagne en laine, noir également. L’un et l’autre ont toujours leur étiquette avec le prix.

– Tiens, mets-le ! ordonne-t-il en me tendant le passe-montagne.

– D’où tu le sors ?

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

Pas la peine d’insister, j’obéis à ses instructions. À l’avant, Marat et lui enfilent chacun une cagoule.

– Prêts ? demande Amir.

Marat ouvre sa portière. De la neige vole à l'intérieur. Mon frère se tourne vers moi ; seuls ses yeux et sa bouche sont visibles sous son masque.

– On y va !

L'air froid sent le propre et le frais. Nos pas crissent dans l'épaisse couche de neige d'un blanc immaculé qui recouvre le sol. Muni d'une boîte à outils, Marat se dirige vers une porte marquée ACCÈS LIVRAISONS en lettres adhésives dorées. Une fois arrivé là, il s'accroupit devant et commence à triturer la serrure. Amir et moi attendons, nos mains gantées profondément enfoncées dans nos poches. On n'entend que le raclement métallique du crochet dans la serrure.

– Et l'alarme ? dis-je en tendant l'index vers l'auto-collant rouge et blanc délavé accroché à la porte.

– Elle ne l'allume jamais.

– Qui ça, elle ?

Je ne suis pas rassuré. Qu'est-ce qui m'attend de l'autre côté ?

– La proprio, répond Amir.

Désignant Marat du menton, il ajoute :

– Il surveille le magasin depuis des semaines, et il ne l'a jamais vue la brancher.

– Tu vas t'ouvrir, oui ? grogne Marat en s'énervant sur son outil.

– Il y a un problème ? s'inquiète Amir.

Marat a un tic : quand il est nerveux, il n'arrête pas de cligner des yeux.

– Non. Sauf que la serrure est coriace. Mais je devrais y arriver.

Amir grommelle dans sa barbe. Quelque chose à propos de ces Américains stupides et leurs serrures débiles, me semble-t-il. Je regarde l’heure sur mon portable. Il est 4h43.



# 3

QUAND NOUS ÉTIONS PETITS, les enfants du voisinage faisaient des anges de glace et des bonshommes de neige. Amir était le seul à préférer jouer à la guerre. Il organisait des batailles de boules de neige. En grand, avec forts, fossés et tunnels. Quand il voulait faire mal à quelqu'un, il glissait un morceau de glace dans une boule de neige et visait le visage. C'est ainsi qu'un petit garçon, un certain Gary, a perdu une dent de lait.

Un après-midi, alors que j'étais dehors avec Amir, il a commencé à me bombarder de boules de neige. Les premières, il les a lancées sur mon anorak, ce n'était pas méchant. Mais ensuite il m'a touché à l'oreille, exprès, et j'ai senti une douleur cuisante.

– Allez, défends-toi ! m'a-t-il crié.

Voyant que je ne réagissais pas, il s'est approché et s'est planté devant moi, bras écartés.

– À toi, maintenant ! Tire !



J'étais tétanisé. Amir était mon grand frère. C'était lui qui décidait ce que nous faisons, lui qui fixait les règles et qui commandait. Bref, c'était lui le chef. Comment aurais-je pu le défier ?

Comme je ne bougeais toujours pas, mon frère s'est accroupi pour ramasser un peu de neige et l'a tassée le plus possible. Nous n'étions qu'à quelques pas l'un de l'autre. Quand il a levé le bras, je me suis baissé en me protégeant la tête du mieux que je pouvais. La boule de neige m'a atteint à l'épaule, ça n'a pas fait mal. En levant les yeux, j'ai vu qu'Amir avait déjà la suivante à la main.

Je n'ai pas eu le temps de l'esquiver : cette fois, j'ai été touché à la joue. J'avais la moitié du visage en sang, de la neige et de la glace plein la figure. Amir savait très bien que ça brûlait.

– Allez, défends-toi, a-t-il répété. Qu'est-ce que t'attends ?

Furieux que je ne bronche pas, il a formé une autre boule de neige et me l'a lancée en pleine face.

– Lâche ! Chochotte ! Poule mouillée !

Il m'a mitraillé de boules de neige et accablé d'insultes, toutes plus ou moins vicieuses. Je luttais contre les larmes. Ça aurait été n'importe qui d'autre, balèze ou non, j'aurais serré les poings et lui serais rentré dans le lard. À l'époque, je savais déjà me battre, ça n'aurait pas été la première fois. Et je n'avais pas peur. Là n'était pas la question.

Au bout d'un moment, ivre de rage et de dépit, Amir a formé une boule de neige, a tourbillonné sur lui-même et

l'a balancée sur la première voiture venue. Elle s'est écrasée contre la vitre du conducteur. Celui-ci a pris peur et a pilé en appuyant à fond sur la pédale de frein. Résultat, l'auto est partie en dérapage. Quand elle s'est arrêtée, le chauffeur était aussi livide que s'il avait eu une crise cardiaque.

Soudain, il a tourné la tête et nous a vus. Bien sûr, Amir et moi, on s'est enfuis à toutes jambes. L'homme a sauté de sa voiture et nous a poursuivis en hurlant. Jamais encore un adulte ne m'avait pris en chasse. J'avais ses cris dans les oreilles. On a remonté la rue en courant comme des dératés, tourné au coin de la suivante, jusqu'à une ruelle où on s'est cachés derrière une voiture garée.

Mon cœur battait à tout rompre. À côté de moi, Amir haletait, un étrange sourire sur les lèvres. Non de soulagement parce que nous avons réussi à nous échapper, mais de triomphe, plutôt, comme s'il avait remporté une victoire.

Nous sommes restés là un bon moment. Je claquais des dents – et lui aussi, je crois. Mais ce n'était pas de froid. « Le froid, depuis que nos ancêtres se sont installés dans les montagnes il y a des siècles, on l'a dans le sang », disait toujours mon père.

Donc, on a attendu. C'était l'hiver, les jours étaient très courts, le soleil ne tarderait pas à se coucher. Quand il a fait noir, Amir s'est enfin décidé à se lever. C'était bon, nous pouvions rentrer chez nous. Quand on a débouché dans la rue, il a passé son bras autour de mes épaules et m'a pressé contre lui comme pour me dire : « Bravo, petit frère. »

\*

\* \*

La serrure vient de céder. Marat époussette ses vêtements pleins de neige et ouvre la porte. Une odeur sucrée de chewing-gum et de détergent me saute aux narines. Nous sommes dans une sorte de débarras. Les murs sont couverts de rayonnages chargés de toutes sortes d'articles : barres chocolatées, cartouches de cigarettes, piles, tabac à chiquer, soupes lyophilisées, canettes de soda et boissons énergétiques. S'éclairant de sa lampe torche, Marat nous entraîne dans un couloir lui aussi bourré d'étagères, et pousse une porte battante. Nous voici dans la supérette. Les plafonniers sont en veilleuse, mais les petites loupottes bleues, rouges et jaunes des machines à sous plongent la salle dans une ambiance un peu féerique. Il y a un distributeur automatique de billets à côté de l'entrée. Marat et Amir se saisissent, l'un, d'une perceuse et l'autre, d'un marteau, et tous deux se mettent au travail.

# 4

4 H 54. AMIR A BEAU TAPER sur le distributeur à grands coups de massue, rien ne se passe. Essoufflé, il se laisse tomber à genoux et jette à Marat un regard irrité.

– Je croyais que tu savais faire.

– La dernière fois, ça n’a pas posé de problème. Mais c’était il y a quelques années. Apparemment, ces trucs sont plus perfectionnés aujourd’hui qu’à l’époque.

– Combien de temps ça va prendre, d’après toi ? demande Amir.

– Un peu plus que prévu...

– Sans blague ! raille Amir, sarcastique.

Reprenant son marteau, il essaie à nouveau d’enfoncer la machine.

\*

\* \*

5 h06. Amir me tend son outil. Le poids me surprend : ce truc pèse au moins cinq kilos...

– Essaie, toi !

C'est débile, évidemment. Voilà au moins dix minutes que mon frère s'échine sur ce distributeur sans avoir réussi à lui faire la moindre bosse. À côté de lui, Marat a l'air contrarié. Il a beau dire, je ne suis pas sûr qu'il ait déjà fait le coup. Il est peut-être capable d'ouvrir n'importe quelle porte, mais un distributeur est aussi sécurisé qu'un coffre-fort. Pas étonnant. Celui qui l'a conçu devait se douter que des imbéciles dans notre genre essaieraient de le forcer.

Amir me pousse en avant.

– Allez...

C'est peine perdue, mais que voulez-vous que j'y fasse ? En soupirant, je prends mon élan quand, à travers la vitrine, j'aperçois au loin une lueur qui scintille au milieu des rafales de neige.

– Qu'est-ce que c'est ?

Aussitôt en alerte, Amir redresse la tête.

– On dirait une voiture.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous voilà à quatre pattes à ramasser nos affaires. La lumière, de plus en plus vive, se rapproche rapidement. Lorsque nous disparaissions par la porte battante, il n'y en a plus une, mais deux. Des phares.

Nous nous laissons choir dans le couloir, osant à peine respirer.

– On devrait essayer de filer, chuchote Marat, qui cligne convulsivement des yeux.

– Trop tard, répond Amir sur le même ton. Ils nous verraient à tous les coups.

Il entrouvre la porte. Le cœur battant à se rompre, nous nous tenons aux aguets. L'odeur aigre de nos cagoules mouillées se mêle à celle, douceuse, des sucreries et des produits d'entretien.

Amir pousse un juron.

– Quoi ? s'affole Marat.

– Les flics.

Mon pouls s'accélère.

– Tu es sûr ? articule Marat dans un souffle.

– Si je suis sûr ? T'es bête ou quoi ? Tu crois que je ne sais pas reconnaître un poulet ?

Poussant Amir du coude, je demande :

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Ils éclairent l'intérieur du magasin à l'aide d'un projecteur, répond Amir. Espérons qu'ils n'auront pas envie de descendre de voiture par ce temps.

Secouant la tête, il enchaîne :

– Flics débiles... Ils n'ont donc rien de mieux à faire ?

– On a planqué les outils, explique Marat. Il n'y a aucune raison qu'ils soupçonnent quoi que ce soit.

– Tu te trompes, dis-je d'une voix sans timbre. S'ils remarquent les traces de pneus...



# 5

SI LES POLICIERS VOIENT LES TRACES de pneus et les suivent... si, derrière le supermarché, ils trouvent la voiture que Marat a volée, et si...

Je n'ose pas formuler ma pensée jusqu'au bout. Accroupis entre les étagères, les nerfs à vif, nous retenons notre souffle. Amir garde un œil sur ce qui se passe dehors. L'odeur pénétrante des bonbons et du détergent me donne la nausée. Cependant, si nous nous sortons entiers de ce guêpier, je devrai me rappeler d'emporter des soupes aux nouilles et de la nourriture pour Mačka.

5 h 30. Je reçois un message de Vitaly.

Debout !

Déjà levé

N'importe quoi

Je t'assure

T'es prêt ?



Peux pas venir

?

Un truc à faire

???

– Arrête ça tout de suite ! s’emporte Amir en me voyant écrire.

– C’est Vitaly, je proteste.

– Vitaly, toujours Vitaly, siffle-t-il entre ses dents. Pourquoi tu ne lui écris pas de venir ici, tant que tu y es ? « Mon cher Vitaly, rejoins-nous dans notre planque. Avec un peu de chance la police ne nous trouvera pas ! »

Je glisse en soupirant mon portable dans ma poche de pantalon, où il ne tarde pas à vibrer de nouveau. L’air menaçant, Amir incline la tête et me jette un regard méchant.

\*

\* \*

La première fois que Dad m’a emmené au cirque, j’avais six ans. J’ai été complètement fasciné par les éléphants, les chevaux, les clowns et les acrobates. Mais ce que j’ai le plus aimé, ça a été l’homme-canon.

– Vous voulez une glace ? a demandé mon père à l’issue de la représentation.

Quelle question ! Amir et moi aimions la glace plus que n’importe quoi au monde.

Nous nous sommes mêlés aux gens agglutinés devant un comptoir de verre. Lorsque, à notre tour, nous avons pu en approcher, j'ai collé le nez contre la vitre froide et embuée, et j'ai regardé les marchands, un homme et deux femmes, remplir à toute allure les cornets et les gobelets. J'étais trop petit pour voir autre chose que leurs mains, et je me suis concentré sur ce que j'allais choisir. Mon parfum préféré était *Cookie Dough*, mais, chaque fois que la serveuse plongeait sa cuillère dans le bac, je me demandais si je ne devrais pas en essayer un autre. Chocolat-caramel ? Yaourt à la fraise ? Ou cette chose verte avec des noix ? Non, pas celle-là...

Ça a duré un temps interminable. Des enfants et leurs parents nous passaient devant, on les servait, et ils repartaient avec leur gaufre ou leur cornet. Jusqu'au moment où Dad a élevé la voix :

– Excusez-moi. Pourriez-vous nous servir, s'il vous plaît ? Monsieur ?

Je ne voyais que les mains s'affairant derrière la vitre.

Soudain, mon père m'a broyé l'épaule droite. Levant les yeux, j'ai vu qu'il était cramoisi. Les lèvres pincées, les yeux plissés, il m'a fait signe qu'on s'en allait.

– Mais... et ma glace ? ai-je protesté avec tout le désespoir dont est capable un enfant de six ans tandis qu'il m'entraînait derrière lui.

– On en achètera une en cours de route, a-t-il grommelé.

– Mais je veux *celle-là*, ai-je tenté de résister.

L'étoupe de sa main s'est encore resserré. Je me suis tortillé pour me libérer de son emprise, mais il n'y a rien eu à faire.

– Non ! Je ne veux pas de l'autre...

Une main s'est abattue sur mon épaule gauche, et j'ai découvert qu'Amir était comme mon père : les lèvres contractées, les yeux réduits à deux fentes. L'air menaçant, il a incliné la tête et m'a jeté un regard méchant.

Ce regard, j'étais appelé à le revoir souvent.

\*

\* \*

De nouveau, Amir entrouvre la porte avec précaution.

– Ils s'en vont ! annonce-t-il tout bas.

Je pousse un soupir de soulagement. Marat commence à se lever.

– Une minute ! le retient Amir.

– Pourquoi ?

– Attendons d'être sûrs.

Je regarde mon portable. 5 h 35.

– Quand le soleil se lève-t-il ?

– Pas avant sept heures, répond Marat.

– Mais il fait déjà jour avant, non ?

Poussant un juron, Amir se lève.

– Tenez-vous prêts, OK ? À mon commandement, on fonce !

# 6

10 H 38.

Le bip d'un message reçu me réveille en sursaut. Vitaly, encore lui. Je suis de nouveau à la maison, étendu sur le canapé. Enroulé dans ma couverture, je lis :

Où es-tu ?

Je dors. On s'appelle plus tard

Arrive !

Pas envie

Et ton devoir ?

Mon cerveau tourne au ralenti, le poids de la nuit blanche se fait sentir. Le DS de chimie était déjà un rat-trapage, de toute façon. Si Vitaly m'a envoyé un message à 5 h 30 ce matin, c'était pour que je travaille. Il avait même proposé de m'aider à l'ordinateur.

Tu as révisé?

Nan

Viens !!!!!!!

Pour quoi faire, mec?

Ne m'appelle pas mec !

J'éteins le portable, change de côté et enfouis la tête sous mon oreiller. Dehors, un chasse-neige déblaie la rue dans un boucan qui me rappelle le bruit des chars d'assaut dans les films de guerre. Dad m'a souvent parlé des tanks qui patrouillaient dans Srebrenica avant que Mom et lui parviennent à s'enfuir. Un enfer... Des tirs d'artillerie en permanence. Des immeubles entiers, soufflés comme des fétus de paille. Les hommes engagés dans le combat, jeunes et vieux, massacrés par centaines et enterrés dans des fosses communes. Les femmes et les enfants mangeant leurs animaux domestiques pour ne pas mourir de faim, obligés de fouiller toute la journée dans les décombres à la recherche de bois de chauffage pour ne pas mourir de froid. Un jour, Dad a vu toute une famille se rendre au cimetière, la voiture pleine de gens en larmes, et le défunt – un jeune soldat en tenue de camouflage déchirée et maculée de sang – attaché sur le toit. L'école? Dans ces conditions, qui s'en serait soucié?

Mačka me saute dessus en miaulant. Je la repousse, mais elle revient à la charge. Elle ne me lâchera pas tant que je ne l'aurai pas nourrie.

– Ça va ! J'ai compris !

Je me lève, serrant ma couverture autour de moi. Car il gèle à pierre fendre, ici. Depuis la semaine dernière, nous n'avons plus de chauffage. Amir s'est plaint à notre propriétaire, M. Zent, qui a tout de suite menacé de le dénoncer à l'immigration s'il faisait des histoires.

Dans la cuisine, le bol d'eau de Mačka est recouvert d'une fine couche de glace. Je la casse avec mon index et ouvre une boîte de croquettes que j'ai piquée tout à l'heure à la supérette. Je comptais retourner m'allonger, mais à présent j'ai faim. Il n'y a pas d'eau au robinet, donc, impossible de faire du thé. Les tuyaux doivent être gelés. Quant au réfrigérateur, il n'y a quasiment rien dedans qui ne soit recouvert d'un duvet verdâtre. Je ne suis pas sûr qu'il marche. En tout cas, il me semble qu'il y fait plus chaud que dans la cuisine.

Mon estomac gargouille. En partant maintenant, je pourrais arriver au lycée à temps pour le déjeuner.

